

JEAN-JACQUES PELLETIER

LES GESTIONNAIRES DE L'APOCALYPSE



III

**LE BIEN
DES AUTRES**



Extrait de la publication

À PROPOS DU *BIEN DES AUTRES...*

« PELLETIER NOUS ACCROCHE DÈS LES PREMIÈRES PAGES
ET IL DEVIENT ASSEZ DIFFICILE D'INTERROMPRE SA LECTURE,
TANT SA TECHNIQUE NARRATIVE EST EFFICACE,
VOIRE REDOUTABLE. »

La Presse

« LE PREMIER CONSTAT QUI S'IMPOSE À LA LECTURE
DU *BIEN DES AUTRES*, C'EST QUE TOUT LE MONDE
DEVRAIT LIRE LE ROMAN DE JEAN-JACQUES PELLETIER,
NE SERAIT-CE QUE POUR MIEUX PRENDRE LA MESURE
DE LA RÉALITÉ SOCIOPOLITIQUE QUI NOUS ENTOURE. »

Voir – Montréal

« JEAN-JACQUES PELLETIER N'A ABSOLUMENT RIEN À ENVIER
AUX ROBERT LUDLUM, JOHN LE CARRÉ ET TOM CLANCY
DE CE MONDE. EN FAIT, LE QUÉBÉCOIS MARIE LE MEILLEUR
DE CES TROIS GRANDS DE LA POLITIQUE-FICTION :
LE RYTHME DE LUDLUM, LA RICHESSE PSYCHOLOGIQUE
DES PERSONNAGES DE LE CARRÉ ET
LE SOUCI DU DÉTAIL DE CLANCY. »

Le Droit

« DIFFICILE DE NE PAS ÊTRE FASCINÉ PAR L'ÉCRITURE INCISIVE
DE L'AUTEUR, QUI DÉPEINT AVEC UNE TERRIBLE ACUITÉ
LES TRAVERS DE NOTRE SOCIÉTÉ
ASSOIFFÉE DE PROFITS ET DE POUVOIR. »

Alibis

« DU GRAND ROMAN D'ESPIONNAGE
QUI CHANGE VOTRE REGARD SUR L'ACTUALITÉ. »

Le Clap

LE BIEN DES AUTRES

LES GESTIONNAIRES DE L'APOCALYPSE -3

DU MÊME AUTEUR

L'Homme à qui il poussait des bouches. Roman.

Québec : L'instant même, 1994.

L'Assassiné de l'intérieur. Nouvelles.

Québec : L'instant même, 1997. (épuisé)

Lévis : Alire, Nouvelles 138, 2011.

Écrire pour inquiéter et pour construire. Essai.

Trois-Pistoles : Trois-Pistoles, 2002.

Gestion financière des caisses de retraite [M. Veilleux, C. Lockhead, C. Normand]. Essai.

Montréal : Béliveau éditeur, 2008.

L'Homme trafiqué. Roman.

Longueuil : Le Préambule, 1987. (épuisé)

Beauport : Alire, Romans 031, 2000.

La Femme trop tard. Roman.

Montréal : Québec/Amérique, Sextant 7, 1994. (épuisé)

Beauport : Alire, Romans 048, 2001.

Blunt – Les Treize Derniers Jours. Roman.

Beauport : Alire, Romans 001, 1996.

Les Gestionnaires de l'apocalypse

1- *La Chair disparue.* Roman.

Beauport : Alire, Romans 021, 1998.

Lévis : Alire, GF, 2010.

2- *L'Argent du monde.* Roman. (2 volumes)

Beauport : Alire, Romans 040/041, 2001.

Lévis : Alire, GF, 2010.

3- *Le Bien des autres.* Roman. (2 volumes)

Lévis : Alire, Romans 072/073, 2003/2004.

Lévis : Alire, GF, 2011.

4- *La Faim de la Terre.* Roman. (2 volumes)

Lévis : Alire, Romans 130/131, 2009.

Lévis : Alire, GF, 2011.

LE BIEN DES AUTRES

LES GESTIONNAIRES DE L'APOCALYPSE -3

JEAN-JACQUES PELLETIER



Illustration de couverture : BERNARD DUCHESNE

Illustrations intérieures : ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ

Photographie : ÉRIC PICHÉ

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237

Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex

Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve

Tél. : 00 32 10 42 03 20

Télécopieur : 00 32 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2011
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2011 ÉDITIONS ALIRE INC. & JEAN-JACQUES PELLETIER

*À tous les morts que j'ai aimés
et qui m'habitent encore.*

L'auteur remercie le Conseil des Arts du Canada
pour l'aide qu'il lui a apportée dans la rédaction de ce roman.

*Some of them want to be used by you
Some of them want to abuse you
Some of them want to be abused by you*
Eurythmics

*Y a pas que l'amour,
Y a de la haine aussi.*
Rita Mitsouko

La mort était extravagante.
Geneviève Amyot

*Nous, on fabrique des bombes,
De plus en plus en plus de bombes.*
Michel Pagliaro

Notre but est de faire cadeau aux hommes de la liberté. Tous nos efforts visent à produire des individus libres. Et cela, pour une raison très simple : la liberté est non seulement le meilleur, mais le seul moyen efficace de contrôler les individus de manière durable.

Joan Messenger,
Le Fascisme à visage humain

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Certains lieux, certaines institutions et certains personnages publics qui constituent le décor de ce roman ont été empruntés à la réalité.

Toutefois, les événements qui y sont racontés, de même que les actions et les paroles prêtées aux personnages, sont entièrement imaginaires.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

<i>La mort de Brad Philpot</i>	1
--------------------------------------	---

LIVRE 1 — ÉTÉ 2000

<i>La mort de l'Institut</i>	7
Lundi	9
Mardi	31
Mercredi	73
Jeudi	112
Vendredi	153
Samedi	173
Dimanche	192

LIVRE 2 — AUTOMNE 2002

<i>La mort au jour le jour</i>	195
Lundi	197
Mardi	240
Mercredi	273
Jeudi	325
Vendredi	369
Samedi	405
Dimanche	439
Lundi	469
Mardi	500
Mercredi	530
Jeudi	556

LIVRE 3 — HIVER 2003

<i>La mort au pouvoir</i>	573
Lundi	575
Mardi	615
Mercredi	660

Jeudi	697
Vendredi	734
Samedi	770
Dimanche	787

LIVRE 4 — PRINTEMPS 2003

<i>La mort dans tous ses États</i>	793
Lundi	795
Mardi	832
Mercredi	861
Jeudi	894
Vendredi	931
Samedi	966
Dimanche	998
Lundi	1011

PROLOGUE

LA MORT DE BRAD PHILPOT

La vérité profonde du libéralisme économique est d'être un fascisme moderne, efficace, respectueux de la nécessaire harmonie entre l'individu et le groupe. Un fascisme libéré des lubies et du culte des figures d'autorité dont ses avatars historiques l'ont encombré. Le temps est venu d'un fascisme résolument attelé à la tâche de produire le bonheur de l'humanité.

Le marché, c'est le fascisme à visage humain.

Joan Messenger, *Le Fascisme à visage humain*, 1- Pour un fascisme libéral.

MONTREAL, 2 H 17

Brad Philpot vécut les dernières minutes de sa vie avec une certaine nervosité.

Marchant d'un pas rapide dans la rue de la Visitation, il tourna dans Lalonde et passa devant l'Usine C.

Le travail avait duré plus longtemps que prévu : à la dernière minute, on lui avait dit de procéder à deux installations. Heureusement, la haie de cèdres lui avait permis de travailler à l'abri des regards.

Philpot avait respecté minutieusement les instructions. Même s'il ne comprenait pas la raison de la deuxième installation. Une seule était bien suffisante.

Parvenu au coin de Panet, il s'essuya le front, pesta contre la chaleur humide qui régnait depuis deux jours sur la ville et se dirigea vers Ontario.

MONTREAL, 2 H 18

Viktor Trappman attendait depuis plus d'une heure dans la fourgonnette garée sur le côté nord de la rue Ontario. Assis sur le bord d'un lit dans la partie arrière du véhicule, il regardait un point lumineux se déplacer sur l'écran de son ordinateur portable.

La carte de la ville se rajustait automatiquement pour suivre la progression du point. Lorsque celui-ci arriva à l'intersection de Panet et d'Ontario, il obliqua vers l'est.

L'attente tirait à sa fin.

MONTRÉAL, 2 H 19

Brad Philpot marchait lentement en regardant autour de lui. D'un geste machinal, sa main se porta à la petite croix qui pendait au coin de son sourcil gauche. C'était censé le rendre plus conscient de l'endroit où se dirigeait son regard.

Il n'y croyait pas vraiment mais, comme toutes les directives que le Maître édictait, il les suivait sans discuter. L'Église de la Réconciliation Universelle prenait soin de lui, voyait à ses besoins et lui permettait de ne jamais être seul, sauf à de rares moments, quand il devait franchir une étape, traverser une nouvelle épreuve. Comme cette nuit.

L'Église avait sauvé sa vie. Elle lui avait donné à la fois une famille, une tâche et une raison d'être. Grâce à elle, il avait pu voyager, voir le monde. Après chaque épreuve, on l'envoyait demeurer dans un nouveau monastère, le plus souvent dans un autre pays. Il pouvait y rencontrer de nouvelles filles.

Le Maître exigeait peu en échange de ce qu'il offrait.

Bien sûr, tous les disciples n'avaient pas droit aux mêmes avantages. Tous n'étaient pas « porteurs de ténèbres ». Mais, comme le Maître le rappelait souvent, chacun recevait selon les besoins de sa structure énergétique. Et chacun contribuait selon les capacités que lui octroyait sa structure. De chacun selon ses possibilités à chacun selon ses besoins. Le socialisme énergétique, avait dit le Maître. C'est pourquoi il déterminait avec soin à quel cercle appartenait le disciple. Quel était le type de tâche le plus approprié à sa pleine réalisation.

Sans l'Église de la Réconciliation Universelle, songea Brad Philpot, il serait probablement encore dans la rue. Ses amis punk lui revinrent à la mémoire... Trois ans déjà. Et il n'avait pas retouché à la drogue. « La sagesse est une drogue plus puissante que toutes les autres, avait dit le Maître. Avec elle vient le véritable pouvoir. Y compris celui de résister aux autres drogues... »

Philpot s'arrêta devant la vitrine du Lav-Express. Après avoir de nouveau vérifié que la rue était déserte, il sortit un téléphone portable de sa poche.

MONTRÉAL, 2 H 21

Trappman vit le point s'immobiliser. Il leva les yeux de son ordinateur et, à l'abri des vitres opacifiées, regarda de l'autre côté de la rue. L'homme était là, debout devant la vitrine, comme le spécifiaient ses instructions.

Plus les instructions étaient détaillées et tatillonnes, plus les exécutants les suivaient avec minutie. Après toutes ces années, Trappman s'en étonnait encore : la multiplicité et l'arbitraire des consignes semblaient leur conférer une apparence de sérieux et de crédibilité qui empêchait toute remise en question.

MONTRÉAL, 2 H 22

Brad Philpot regarda sa montre puis, à l'heure précise qu'on lui avait indiquée, il sélectionna la mémoire « 4 » du téléphone. Il appuya ensuite sur la touche de composition.

Au bout de quelques secondes, une sonnerie se fit entendre, suivie d'une voix enregistrée.

Pour obtenir une communication en anglais, composez le 1. Si vous avez besoin de matériel supplémentaire, faites le 2. Si vous voulez retarder l'exécution de votre travail, faites le 4. Si votre travail est accompli, faites le 6. Pour toute autre communication, faites le 7.

— *Shit!* ne put s'empêcher de répondre Philpot.

Il appuya sur le 7.

Votre appel est important pour nous. Ne quittez pas. Dès qu'une téléphoniste sera libre...

Toujours debout devant la vitrine, Philpot continuait d'attendre. Transférant rythmiquement son poids d'un pied à l'autre, il effectuait une sorte de danse retenue qui trahissait son impatience.

Votre message sera traité dans les instants qui viennent. Nous vous remercions d'avoir choisi...

MONTREAL, 2H23

Trappman éclata de rire.

— C'était une blague, dit-il. Il faut que vous développiez votre sens de l'humour. Si vous demeurez crispé, votre structure énergétique sera perturbée.

— Je sais, répondit avec agacement la voix de Brad Philpot. Maintenant, qu'est-ce que je fais ?

— Tout d'abord, vous vous détendez.

— OK, OK, je me détends.

— Bien... Vous allez maintenant me dire si vous avez correctement effectué votre tâche.

— C'est fait.

— Exactement de la manière spécifiée dans les consignes ?

— Exactement.

— Vous vous êtes acquitté des deux parties ?

— Des deux parties.

Une impatience retenue perçait dans la voix de Philpot.

— Bien, répondit Trappman. Il semble donc que vous ayez franchi avec succès cette nouvelle épreuve.

MONTREAL, 2H25

Brad Philpot continuait de surveiller la rue en jetant de brefs coups d'œil de chaque côté de lui.

— Je pars pour quel endroit ? demanda-t-il.

— Cette fois, ce sera un voyage plus long que les précédents.

- Allez-vous m’envoyer en Australie ?
- Plus loin.
- Plus loin ?

Philpot ne croyait pas qu’il puisse exister un endroit plus éloigné que l’Australie.

— Écoutez soigneusement les instructions que je vais vous donner, reprit la voix au téléphone.

Philpot fronça légèrement les sourcils, comme pour mieux se concentrer. Il colla le téléphone portable un peu plus fortement contre son oreille.

L’explosion qui suivit lui fracassa la tête.

Elle brisa également la vitrine devant laquelle il se tenait. Accessoirement, elle émit cent onze décibels.

Une sonnerie d’alarme prit la relève. Elle produisait moins de décibels, mais elle le faisait de façon nettement plus insistante.

MONTRÉAL, 2 H 26

- *Bad vibrations*, fit Trappman.

Il éteignit son ordinateur. Un sourire ironique affleura sur ses lèvres.

— On peut y aller, ajouta-t-il à l’intention de la femme assise derrière le volant.

Malgré la relative protection que lui donnait la fourgonnette, le bruit du système d’alarme était désagréable. Il était pressé de s’en éloigner.

MONTRÉAL, 2 H 31

La fourgonnette roulait lentement vers le nord de la ville. Dans Sherbrooke, elle tourna à gauche, puis de nouveau à gauche dans la rue de la Visitation.

Quand ils traversèrent Ontario, le bruit de la sonnerie les rattrapa brièvement. Trappman esquissa une moue.

La fourgonnette poursuivit son chemin, traversa Maisonneuve, puis se rangea avec une précision chirurgicale sur un espace de stationnement du côté droit de la rue.

Trappman s’avança, examina la rue par la fenêtre du conducteur et repéra la maison qui l’intéressait. Il se rassit sur le bord du lit.

— Venez me rejoindre, dit-il à la conductrice. Je vais avoir besoin de vos compétences.

Il avait encore plusieurs heures à tuer.

LIVRE 1

ÉTÉ 2000

LA MORT DE L'INSTITUT

La meilleure représentation du fascisme réside dans cette image d'un faisceau de roseaux, individuellement fragiles et faciles à casser, mais qui, lorsque tenus ensemble par un lien, deviennent impossibles à rompre.

De cette image, on a déduit que l'unité du groupe est le secret de sa force. Que tout ce qui affaiblit cette unité menace et attaque le groupe.

Joan Messenger, *Le Fascisme à visage humain*, 1- Pour un fascisme libéral.

LUNDI

OTTAWA, 3H07

— Vous allez être élu haut la main à la tête de l'APLD, dit le sénateur Lamaretto en se calant dans son fauteuil. Les pointages vous donnent plus de votes que tous les autres candidats réunis.

Il leva son verre.

Reginald Sinclair réprima un bâillement et répondit à son geste. Normalement, il aurait été couché depuis plus d'une heure. Mais Lamaretto avait insisté. Malgré l'heure tardive, il avait tenu à commander un Château Pétrus.

— Vous devez apprendre à vous mettre dans la peau d'un chef d'État, avait-il dit. Vous avez droit à ce qu'il y a de mieux.

Le sénateur avait également insisté, au cours des semaines précédentes, pour que Sinclair change sa garde-robe. À chaque étape qui le rapprocherait du pouvoir, il faudrait que ses vêtements suivent l'évolution de son statut.

— Est-ce que je vais aussi devoir changer de femme? avait ironisé Sinclair.

— Ce ne sera probablement pas nécessaire, avait répondu le sénateur avec le plus grand sérieux. Nous devrions pouvoir l'améliorer suffisamment pour qu'elle soit à la hauteur.

Sinclair posa son verre sur la table ronde qui séparait leurs fauteuils.

— Il faut que je vous avoue quelque chose, dit-il. La première fois que vous êtes venu me voir, je me demandais ce qui avait bien pu amener monsieur Bourgault à faire de vous son homme de confiance. Maintenant, je comprends.

— Monsieur Bourgault a plus de deux cent mille employés à son service, répondit doucement Lamaretto. Il ne faut pas exagérer l'importance que je peux avoir.

— Il y en a combien qui ont pour surnom « l'homme d'oncle Paul » ?

Lamaretto esquissa un sourire.

— Oui, c'est vrai, concéda-t-il. *The Man from Uncle*.

Il eut un petit rire.

Les premiers temps, le surnom lui avait déplu. Il n'aimait pas cette assimilation à un personnage de série télévisée. Plus encore, il détestait être vu comme l'annexe de quelqu'un d'autre. Mais il avait rapidement réalisé qu'il y avait des avantages à être ainsi associé à Paul Bourgault, le propriétaire de Hex-Media.

Les gens s'étaient mis à le rappeler plus rapidement. On ne cessait de l'inviter à toutes sortes de réceptions et d'événements publics. Quand il parlait, il était rare qu'on l'interrompe.

— Vous serez bientôt premier ministre, reprit Lamaretto.

— Les élections ne sont que dans deux ans.

— Vous verrez, c'est vite passé.

— Et le proverbe sur la vente de la peau de l'ours ?

— Avec les appuis que vous avez, votre élection est une simple question de temps. Il ne reste qu'à faire un peu de pédagogie populaire et de relations publiques pour expliquer au peuple qu'il a besoin de vous et de l'APLD.

— Un peu de pédagogie !

— Vous verrez ! Nous avons d'excellents pédagogues. Vous ne pouvez même pas imaginer tout le matériel qui est à leur disposition !

— Après le congrès, je prends deux mois de vacances.

— Je ne pense pas que ce soit possible. Il reste à vous faire élire à la tête du pays.

— La campagne électorale est dans deux ans.

— Une élection, ça se gagne avant le début de la campagne électorale. Le travail de pédagogie populaire dont je vous parlais a débuté il y a quelques heures.

— Et vous ne m'avez rien dit !

— Pourquoi vous encombrer l'esprit avec des détails dont vous n'avez pas à être au courant ?

Sinclair avait de plus en plus de difficulté à suivre le fil de la conversation. Son travail dans le cabinet d'avocats et sa pratique de la consultation ne l'avaient pas préparé à cette véritable corrida de rencontres privées, de réceptions, de discussions avec des candidats à convaincre, de discours, de dîners officiels et de voyages partout dans le pays.

Bien sûr, il lui était souvent arrivé de travailler une plaidoirie le soir ou de rentrer plus tôt le matin pour revoir un dossier. Il lui était même arrivé de prendre l'avion en catastrophe pour se rendre auprès d'un client. Mais cela

n'avait rien à voir avec le rythme infernal que Lamaretto lui avait fait tenir depuis deux mois.

— Il faut mettre à profit tout le temps que nous avons, reprit Lamaretto. On ne peut pas se permettre de décevoir ceux qui ont investi en vous.

— Vous parlez d'oncle Paul ?

— De lui et de gens plus importants encore. Ce sont eux qui m'ont recruté.

— Plus importants qu'oncle Paul ?

Malgré les brumes de la fatigue et de l'alcool, l'ampleur de l'affirmation de Lamaretto avait finalement réussi par s'imposer dans son cerveau.

— Je ne peux pas vous dire qui ils sont, répondit le sénateur. Contentez-vous de penser à eux comme étant vos commanditaires.

Son visage prit un air de gravité que Sinclair ne lui connaissait pas.

— Vous n'avez aucune idée du pouvoir de ces gens, reprit Lamaretto. Ni des moyens qui sont à leur disposition pour favoriser votre carrière. La plupart du temps, vous ne saurez même pas qu'ils vous ont aidé. Mais il y a une chose que vous devez absolument savoir : ce serait une très mauvaise idée, une très, très mauvaise idée de les décevoir.

En guise de réponse, Sinclair prit une autre gorgée de vin. Pendant un moment, il parut méditer ce que Lamaretto venait de lui dire. Son regard était rivé sur le fond de son verre.

— Au début, je n'y croyais pas vraiment, finit-il par dire.

— À quoi ?

— À la possibilité de créer un nouveau parti.

— Moi non plus, je n'étais pas très favorable à cette idée. Je trouvais plus simple de prendre le contrôle d'un parti existant. Mon plan, c'était de faire comme l'équipe de Marchand, Trudeau et Pelletier, quand ils ont pris le contrôle du Parti libéral... Mais nos commanditaires n'étaient pas de cet avis. Ils ne voulaient pas s'encombrer d'une histoire, de traditions, de vieilles alliances et de vieilles rancunes. Ils voulaient un parti neuf. Un parti qui représente clairement leur idéologie et qui défende sans compromis leurs intérêts... C'est pour cela que j'ai attendu d'avoir un programme en main avant de vous recruter.

— Ce n'était pas un programme, c'était un livre... Même pas un livre, d'ailleurs : un recueil de notes !

— Il ne restait qu'à l'adapter. Le journaliste qu'on a engagé a fait le travail en moins de trois semaines.

Sinclair prit une nouvelle gorgée de vin.

— Et les autres ? demanda-t-il en concentrant son regard sur son verre, qu'il faisait tourner laborieusement entre ses doigts.

— Quels autres ?

— Pourquoi on a recruté autant de candidats dans les autres partis ?

— Pour les vider de leurs meilleurs éléments ! En allant chercher leurs candidats-vedettes, on faisait d'une pierre deux coups : on les affaiblissait en même temps qu'on se renforçait. Et, surtout, ça permettait de vous présenter

comme le rassembleur de ce qu'il y a de mieux dans l'ensemble des partis existants... C'est la seule solution réaliste pour prendre le pouvoir sans commencer par passer quatre ans dans l'opposition. Les gens peuvent voter pour ce qu'il y a de mieux dans chacun des partis !

— Avec... ce que ça va coûter...

— Pour vos commanditaires, les coûts n'ont aucune espèce d'importance ; ils n'ont pas l'intention d'investir pour se payer un parti d'opposition.

— Ça... je peux le comprendre.

Sinclair avait de plus en plus de difficulté avec son élocution.

— Mais pourquoi... tous ces meilleurs éléments, comme vous dites... pourquoi ils se sont ralliés aussi vite pour soutenir ma candidature ?

— Parce que les gens qui financent votre campagne ont les moyens de se montrer persuasifs.

Sinclair eut beau attendre un complément d'explication, Lamaretto n'ajouta rien.

— Persuasifs ? reprit Sinclair.

— Très persuasifs !

Voyant poindre une lueur d'inquiétude dans le regard du futur chef de l'APLD, Lamaretto ajouta :

— Vous n'avez pas à vous inquiéter. Tant que vous respecterez le programme pour lequel vous allez être élu, vous ne vous apercevrez même pas de leur existence. Tout ce qui importe à leurs yeux, c'est que vous respectiez votre ligne politique.

— C'est vrai, ma ligne politique...

— Faire entrer le pays dans le XXI^e siècle, fit le sénateur avec emphase.

— Pour l'instant, je pense surtout à entrer dans mon lit.

— D'accord, d'accord... j'ai compris.

Lamaretto vida le reste de son verre.

— Allez, dit-il en se levant. Je retourne à ma suite. Il faut que vous dormiez. Vous avez une conférence de presse demain matin à onze heures.

— On ne peut pas la reporter ?

— Ça va bien aller. On reverra votre préparation au petit déjeuner.

Sinclair le regarda s'éloigner en hochant lentement la tête. Il se demandait comment Lamaretto faisait, avec quinze ans de plus que lui, pour avoir autant de résistance.

MONTREAL, 8H07

— Vous pouvez l'euthanasier... Non, je n'ai pas l'intention d'assister à...

Pascale regardait distraitement par la fenêtre pendant qu'elle parlait au téléphone. Comme d'habitude, au lieu d'utiliser la place de stationnement disponible, Patrick avait garé sa vieille Chevrolet Impala derrière sa Protegé. Il faudrait qu'il enlève sa voiture pour qu'elle puisse sortir.

— Vous ne prenez pas de chèque... D'accord, rappelez-moi quand la facture sera prête... Visa...

Après avoir rattaché, Pascale retourna dans la chambre. Patrick avait mobilisé les oreillers pour s'asseoir de façon confortable et il zappait d'une émission d'informations à l'autre.

- Et alors ? demanda-t-il.
- Son rein gauche est fini.
- Ils ne peuvent pas l'opérer ?
- Elle est trop vieille, ça risque de se réinfecter au bout d'une semaine.

Je leur ai dit de la faire...

Pascale n'arrivait pas à contrôler complètement le tremblement de sa voix. Elle alla s'asseoir dans le lit, à côté de Patrick. Ce dernier lui mit le bras autour des épaules et la serra contre lui tout en continuant de zapper.

- Ça faisait combien de temps, déjà ? Douze ans ?
- Oui...
- Elle a eu une bonne vie de minou.
- Si j'avais été là...
- Tu n'aurais rien pu faire de plus.
- Peut-être. Mais elle aurait souffert moins longtemps.

... LE NOUVEAU PRÉSIDENT D'UNITÉ-QUÉBEC, LE GROUPE PARTITIONNISTE ANGLOPHONE, A DÉCLARÉ QU'IL ENTENDAIT PRIVILÉGIER LA LUTTE JURIDIQUE. TOUS LES ASPECTS POTENTIELLEMENT DISCRIMINATOIRES DE LA LÉGISLATION QUÉBÉCOISE SERONT SYSTÉMATIQUEMENT CONTESTÉS. « ICI, A-T-IL DÉCLARÉ, NOUS PASSONS POUR DES EXTRÉMISTES. MAIS DANS N'IMPORTE QUEL AUTRE PAYS, NOUS SERIONS DES PATRIOTES, DES DÉFENSEURS DE LA LIBERTÉ. »

Patrick appuya sur la télécommande, parcourut rapidement quelques chaînes puis éteignit la télé.

- Viens, dit-il. On écouterait les informations en prenant un café.

Dans la cuisine, il ouvrit la télé et sortit deux tasses pendant que Pascale allait chercher les journaux dans la boîte aux lettres.

... CONTINUE DE SUSCITER DES REMOUS. LE REPORTAGE DE PASCALE DEVEREAUX, DIFFUSÉ LA SEMAINE DERNIÈRE SUR LES ONDES DE TÉLÉNAT, LAISSE ENTENDRE QUE LA SOCIÉTÉ D'ÉTAT AURAIT GARDÉ SECRÈTES DES ÉTUDES ENVIRONNEMENTALES SUR LES EFFETS DES LIGNES À HAUTE TENSION. INTERROGÉ À CE SUJET, LE PORTE-PAROLE D'HYDRO-QUÉBEC S'EST DÉCLARÉ PERPLEXE QUANT AUX MOTIFS QUI ONT PU AMENER LA REPORTER À S'EN PRENDRE AINSI À...

Patrick commença le premier café.

- Ils parlent encore de toi, dit-il au moment où Pascale revenait.
- Grosse surprise... Tu vas voir, au prochain bulletin, ça va être moi, le sujet du suivi. Pas le comportement d'Hydro-Québec. Et encore moins que les lignes à haute tension peuvent être dangereuses.

- Quand on choisit comme métier de se battre contre des moulins à vent !
- Tu peux bien parler, toi, de moulins à vent !
- Moi, c'est temporaire.
- Depuis le temps que tu dis ça !

— Aussitôt que l'enquête est terminée...

— Elle ne sera jamais terminée, ta foutue enquête, éclata Pascale.

Elle se mit à pleurer.

Quelques instants plus tard, elle avait repris contenance.

— Excuse-moi, dit-elle. Mais je commence à trouver que ça fait pas mal dans la même semaine. Il y a deux jours, j'ai fermé la maison de mon grand-père.

Elle n'eut pas besoin d'expliquer. Patrick savait que cette maison était l'endroit où elle avait été le plus heureuse pendant son enfance. L'endroit où elle se réfugiait dès qu'elle le pouvait. C'était son point d'ancrage. Un îlot de stabilité à travers la série de logements où ses parents avaient déménagé, sans cesse à la recherche d'un endroit un peu meilleur, un peu moins exigü. Chaque année, souvent plusieurs fois dans la même année, parce que le budget familial permettait de dégager quelques dollars de plus ou qu'une occasion se présentait, la famille déménageait.

Patrick posa les deux cafés sur la table et retourna au comptoir.

— Hier, poursuivit Pascale, j'ai perdu tous mes courriels depuis le mois d'octobre de l'an dernier. Et aujourd'hui, je fais euthanasier Philomène. Demain, ça va être quoi?... J'ai l'impression que tout mon passé fout le camp... que toutes mes attaches disparaissent...

RÉAGISSANT PAR AILLEURS AUX INQUIÉTUDES QUE LE REPORTAGE A SOULEVÉES QUANT À LA VULNÉRABILITÉ DU RÉSEAU QUÉBÉCOIS, LE PORTE-PAROLE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTAT A AFFIRMÉ QUE SA CENTRALISATION NE CONSTITUAIT EN AUCUNE MANIÈRE...

— Tu vas pouvoir en acheter un autre, fit Patrick en revenant avec le panier de croissants.

— Un autre comme Philomène?... Un chat qui parle?

— Tu n'exagères pas un peu?

— Tu sais ce que je veux dire...

Patrick savait en effet ce qu'elle voulait dire. La première fois qu'il était venu chez Pascale, il n'en revenait pas de voir Philomène répondre chaque fois que la jeune femme lui parlait. Il n'en revenait pas de la diversité de son répertoire. De la pertinence des intonations qu'elle adoptait.

Pascale avait de nouveau les larmes aux yeux.

— Depuis le temps que tu veux un Maine coon, fit Patrick.

— Je sais. Mais je ne suis plus certaine d'en vouloir un. Je n'ai pas envie de m'attacher à un autre animal qui va mourir.

Elle avala laborieusement une bouchée de croissant.

— J'ai l'impression de l'avoir abandonnée, reprit-elle. J'aurais dû assister à l'euthanasie.

— C'est juste un animal, fit Patrick avec douceur. Il y a pas mal d'êtres humains qui ont une vie beaucoup plus difficile que la sienne. Et ils meurent souvent d'une façon beaucoup plus brutale. Beaucoup plus absurde.

— Je sais. Mais quand des humains sont victimes de la bêtise humaine, même si ça reste une tragédie, c'est dans l'ordre des choses... d'une certaine manière. Il y a une sorte de responsabilité d'espèce... Mais quand ce sont les autres espèces qui en font les frais...

— Tu n'exagères pas un peu ? Philomène n'a été victime d'aucune forme de débilité humaine.

— Je sais...

— Tu vas terminer ta carrière comme écoterroriste si tu continues. Déjà que ton reportage sur la mafia du porc...

LONDRES, 13 H 18

Leonidas Fogg achevait de prendre le déjeuner au Pelican's Club. John Messenger s'était joint à lui pour un porto, à la fin du repas.

— Ces messieurs se posent des questions, dit-il en prenant son verre de Fladgate 30 ans pour le respirer.

— Qu'est-ce qui les inquiète ?

— S'ils étaient inquiets, nous ne serions pas ici, se contenta de répondre Messenger.

Il trempa brièvement la lèvre supérieure dans le verre, s'absorba quelques instants dans l'évaluation de son contenu, puis le reposa sur la table.

— Des filiales du Consortium rayées de la carte... le projet d'alliance des mafias suspendu... sans parler des pertes financières...

Fogg ne répondit pas. Il ne servait à rien de se justifier. L'énumération était une simple expression du mécontentement de « ces messieurs ». Argumenter n'aurait servi qu'à accroître ce déplaisir. Et à le discréditer. Il n'y avait que les faibles pour se chercher des excuses. La seule attitude viable était d'accepter la responsabilité de ces ratés, dont la description était par ailleurs fort réaliste.

— Ces irritants seront bientôt éliminés, dit finalement Fogg après avoir pris à son tour une petite gorgée de porto.

— Je n'en doute pas... Entre nous, ces messieurs ont déjà bien assez de soucis sans que vous y ajoutiez.

— Je ne vois pas ce qui pourrait les inquiéter.

— Les inquiéter est un grand mot. Mais les contrarier... Avec le ralentissement économique qui menace de s'accroître... la baisse des investissements militaires qui se poursuit depuis près de dix ans... Les gens utilisent la fin de la guerre froide comme prétexte pour réclamer des coupes massives dans l'armée... Et il y a toute cette hystérie anti-mondialisation...

— Ce n'est pas très sérieux...

— Il ne faut jamais sous-estimer le potentiel d'ennuis de ces manifestations populaires. À longue échéance, bien sûr, ce n'est jamais dramatique. Mais ce sont des irritants. Les circonscrire exige des investissements qui seraient bien-venus ailleurs.

Messenger trempa de nouveau la lèvre supérieure dans son verre de porto.

— Des discussions ont eu lieu à votre sujet, reprit-il. Il n'est pas question de vous remplacer, bien sûr. Mais votre capital de confiance a été érodé.

— J'ai un plan.

Messenger esquissa un mince sourire.

— Ces messieurs n'imaginent même pas que vous puissiez ne pas avoir de plan.

Puis son visage redevint soucieux.

— Non... Ce sont plutôt les résultats qui les laissent perplexes.

— Je ne parle pas uniquement de la restauration du Consortium et de l'intégration des mafias.

— Vous en êtes où, présentement ?

— Largement au-dessus du seuil critique.

— Mais encore ?

— Le niveau d'intégrité structurelle est de quatre-vingt-six pour cent.

— Hum...

Fogg sortit une feuille pliée en trois de la poche intérieure de son veston et la tendit à Messenger.

Ce dernier la déplia, y jeta un bref coup d'œil, constata que le bleu marine dominait, que certains secteurs étaient en vert et que des bandes orange rayaient plusieurs secteurs. Meat Shop et Safe Heaven avaient des parties colorées en rouge.

La feuille permettait d'évaluer d'un simple coup d'œil l'état du Consortium. Chaque secteur de chacune des filiales se voyait attribuer une couleur : le bleu indiquait des objectifs atteints ou dépassés ; le vert désignait une rentabilité inférieure aux attentes ; le jaune correspondait à une situation d'équilibre : ni profits, ni pertes ; l'orangé indiquait un secteur déficitaire ; quant au rouge, il était réservé aux secteurs en sérieuses difficultés ; le noir n'était employé que pour les secteurs rayés de la carte ou suffisamment détruits pour nécessiter une reconstruction complète.

Sur la feuille que Fogg avait remise à Messenger, il ne restait plus que de petites parcelles de noir dans Meat Shop et Safe Heaven : la reconstruction était presque terminée.

— Le plan auquel j'ai fait allusion pourrait également éliminer les irritants auxquels vous avez fait allusion, reprit Fogg.

Messenger se contenta de le regarder et de humer son porto.

— Je veux parler du ralentissement économique, reprit Fogg. Et des vagues de protestations.

— Vous songez à quoi au juste ?

— S'il y avait des menaces persistantes contre le territoire américain...

— Vous ne pensez tout de même pas à une attaque terroriste contre les États-Unis ?

— Pas directement : les effets seraient beaucoup trop difficiles à contrôler. Et puis, ce serait contre-productif.

Messenger se contenta de l'interroger du regard.

— Une fois l'onde de choc estompée, les gens oublient. Leur confort redevient leur priorité. Ils font pression sur les politiciens pour réduire les impôts, augmenter les services... Et ça finit toujours par des coupes dans l'industrie militaire.

— Vous proposez quoi ?

— Un électrochoc... si je peux me permettre ce jeu de mots.

— Vous êtes sûr que nous avons le temps de jouer aux devinettes ? demanda Messenger avec une pointe d'impatience.

— Il faut un événement qui les touche pendant une longue période, reprit Fogg, imperturbable. Que l'insécurité ait le temps de s'installer profondément.

— Je veux bien. Mais si vous excluez une attaque contre eux...

— J'exclus de prendre pour cible leur territoire ! C'est à leur moral qu'il faut s'attaquer. Et à leurs intérêts stratégiques.

— Comment entendez-vous procéder ?

— Imaginez que des événements... disons révolutionnaires... se passent pour ainsi dire dans leur cour. Qu'ils aient en quelque sorte l'anarchie à leur frontière...

— Oui... et alors ?

— Les effets bénéfiques sur les budgets militaires seraient immédiats. Et durables. Sans compter qu'avec une menace contre la sécurité du pays, les mouvements de protestation se feraient plus discrets. Les alliances internationales garantissant la stabilité de l'ordre mondial deviendraient tout à coup plus intéressantes.

— Je vois où vous voulez en venir.

— Et si on ajoute à cela une menace contre le développement de leur économie... contre le maintien de leur mode de vie...

— Tout cela est fort joli, mais l'Institut ? Cela fait au moins deux fois que ces gens compromettent vos projets, me semble-t-il.

— J'ai prévu quelque chose pour eux. C'est même un élément essentiel du plan.

— Tant que ce problème ne sera pas résolu, ces messieurs entretiendront des doutes sur votre... comment dire ?... degré de fiabilité.

— Le processus menant à l'élimination de l'Institut est déjà amorcé.

— Quand il sera terminé, je me ferai un plaisir d'en parler avec vous.

MONTREAL, 8 H 24

— C'est une question de semaines, fit Patrick en posant sa tasse d'espresso sur la table. Je ne peux pas arrêter maintenant, juste quand l'affaire est sur le point de débloquer.

— Quelques semaines, quelques mois...

— D'accord, ça peut aller jusqu'à quelques mois.

— Quelques années...

— Impossible ! L'enquête va être terminée dans quelques mois au plus tard.

— Et il va y avoir une autre enquête.

— Je te promets que je vais demander mon transfert la journée même où ce sera fini.

— Je n'en peux plus. Je veux qu'on ait une vie normale.

— On va avoir une vie normale.

— Tout de suite.

Patrick esquissa un sourire.

— Toi, dit-il, c'est toujours tout. Tout de suite.

— Même quand on se voit, tu n'arrives pas à sortir de ton travail. Hier soir, tu as travaillé pendant deux heures sur mon ordinateur.

— Je n'avais pas le choix. Si je n'avais pas trouvé l'information que je cherchais, c'est ma couverture qui aurait risqué de sauter.

— La semaine dernière, tu es venu deux soirs et tu as travaillé les deux soirs ! Si tu n'arrêtes pas ton travail d'infiltration, c'est moi qui vais sauter... Je n'ai pas envie d'apprendre que tu es mort en écoutant les informations.

MONTREAL, 8 H 33

Viktor Trappman tuait le temps. De l'endroit où la fourgonnette était stationnée, il pouvait apercevoir la façade de la maison. Si les renseignements qu'il avait obtenus étaient justes, l'attente ne serait plus très longue.

Il jeta un coup d'œil à l'ordinateur portable, plus pour tromper son impatience que pour vérifier la position des deux points lumineux qui pulsaient doucement : ils n'avaient toujours pas bougé.

Trappman songea au choix qu'il avait fait de travailler directement sous les ordres de Zorco, en marge des structures régulières de l'organisation. C'était un pas décisif dans l'avancement de sa carrière. L'offre lui avait été présentée directement par Skinner, le responsable de Vacuum pour tout le secteur des Amériques.

Il y avait cependant deux ou trois détails qui le dérangeaient. Comme le fait de devoir parfois travailler à l'aveuglette. Il y avait bien un plan global, dont il était responsable de la mise en œuvre, mais on l'avait prévenu : à l'occasion, des ordres particuliers lui parviendraient. Il devrait les appliquer à la lettre, sans discuter, même s'ils semblaient aller à l'encontre du plan.

Et puis, il y avait cette femme qui l'accompagnait partout. Emmy Black. Pour l'assister, lui avait-on dit. De toutes les façons qu'il jugerait appropriées. Elle faisait partie de l'accord qu'avait passé Zorco avec Heather Northrop, la responsable de Paradise Unlimited.

Au début, Trappman avait eu l'intention de la contenir dans un rôle de poupée gonflable biologique. Pour cela, elle avait toutes les qualités requises, y compris un répertoire largement au-dessus de la moyenne et un enthousiasme inépuisable qu'elle semblait pouvoir déclencher à volonté.

Mais Trappman avait rapidement découvert que les ressources de son assistante dépassaient largement l'aspect organique. Son adaptabilité était étonnante et son sang-froid, à toute épreuve. Il l'avait surnommée Miss Two Sixty-Nine. À cause de l'hélium liquide qui semblait couler dans ses veines. Rien ne paraissait susceptible de l'émouvoir. Même quand elle se transformait en poupée gonflable vivante. On aurait dit la version Playboy d'un Borg.

Pour le travail, Miss Two Sixty-Nine était l'assistante idéale. Il arrivait même à Trappman de penser, non sans quelque malaise, qu'elle aurait pu le remplacer. Mais ce qui l'inquiétait vraiment, c'était qu'il ne voyait pas comment avoir prise sur elle.

Or, Trappman détestait ne pas être en position de contrôle.

MONTRÉAL, 8H35

Assis dans le fauteuil de cuir brun du salon, une tasse de café dans les mains, Patrick regardait la télé que Pascale avait transformée en aquarium. C'était la plus intéressante des quatre qu'il y avait dans l'appartement, avait-elle l'habitude de dire. La seule qui ne passait pas la moitié de son temps à débiter des insignifiances.

— Tu vois, fit Patrick, notre travail est le même que le sien.

D'un geste, il montra le poisson vidangeur collé à la paroi de l'aquarium.

— Bouffer de la cochonnerie à longueur de journée ? répliqua Pascale sur un ton acide. Les vendeurs de beignes ne seraient pas fiers de ton commentaire !

— Il faut que quelqu'un le fasse, si on veut que l'eau reste propre.

— Et le quelqu'un en question, il faut que ce soit toi ?

— Je suis le mieux placé pour le faire. J'avais déjà des contacts sur la réserve à cause d'un travail que j'ai fait il y a deux ans.

— J'ai de la difficulté à croire que c'est sérieux, votre histoire. Un trafic d'armes qui passe par Akwesasne... Quelques mitraillettes pour les motards, je ne dis pas. Mais des missiles...

— De toute façon, je ne suis pas censé te parler de ça.

— Tu peux être tranquille, je ne dirai rien.

Patrick se mit à sourire.

— À quoi tu penses ? demanda la jeune femme.

— Tu aurais dû voir la tête de Théberge quand je lui ai annoncé que je sortais avec Pascale Devereaux !

— Ce que j'ai surtout hâte de voir, c'est la tête qu'il va faire quand tu vas lui annoncer que tu arrêtes de travailler *undercover*.

— Je te l'ai dit : aussitôt que ce travail-là est terminé...

— Oui, oui... Et ensuite, tu vas en accepter un autre. Parce qu'il faut que tu le prennes. Que tu es le mieux placé... Et celui-là aussi, tu vas me jurer que c'est le dernier.

— Pascale...

— On a trop souvent eu cette discussion.

— Pascale...

— Tu devrais te préparer. Tu vas être en retard.

Patrick déposa sa tasse sur la petite table à côté du fauteuil, se leva, esquissa un geste en direction de la jeune femme.

Celle-ci lui tourna le dos et se dirigea vers la salle de bains.

LCN, 8H38

... EXPLOSION SURVENUE CE MATIN DANS LA RUE ONTARIO, PRÈS DE PANET. LA POLICE N'EST PAS EN MESURE DE DIRE S'IL S'AGIT D'UN ATTENTAT RELIÉ À LA GUERRE DES MOTARDS. LA VICTIME N'AVAIT AUCUN LIEN CONNU AVEC LE CRIME ORGANISÉ, MAIS LE PROCÉDÉ UTILISÉ LAISSE CROIRE QU'IL POURRAIT EFFECTIVEMENT S'AGIR...

MONTRÉAL, 8H39

Pascale regardait Patrick par la fenêtre du salon. Elle résista à l'envie de l'appeler pour faire la paix avant qu'il parte.

Elle le vit se faufiler entre la haie de cèdres et les voitures. Il jeta un dernier regard en direction de la fenêtre, hésita, puis entra dans la Chevrolet Impala.

Il démarra, recula de quelques pieds, puis, comme il allait s'engager dans la rue, la voiture explosa.

La seconde suivante, une autre explosion se faisait entendre.

NEW YORK, 9H11

Esteban Zorco venait d'emménager dans ses nouveaux bureaux au cœur de Manhattan. Ce n'était pas un immeuble de prestige, il n'était pas au dernier étage de l'édifice, mais c'était idéal pour abriter le siège social américain de Slapstick & Gaming International, une compagnie de farces et attrapes australienne qui entendait prendre d'assaut le marché nord-américain.

Dans les faits, ce serait le centre opérationnel de Toy Factory pour les mois à venir. Zorco entendait être à proximité des opérations.

Après avoir parcouru la rangée d'écrans à sa gauche, il lissa le côté droit de sa moustache avec son pouce. Il détestait attendre. L'appel avait plus d'une heure de retard.

Un signal sur l'écran le plus près l'avertit finalement qu'une communication entrait. Il activa le logiciel téléphonique.

— J'écoute.

— La petite sauterie a eu lieu comme prévu.

— Vous avez l'information ?

— Tout est rapatrié.

— Y compris les copies de sécurité ?

— Oui. Vous remercerez votre jeune pirate. Ses renseignements étaient impeccables.

— Je lui transmettrai vos remerciements... Au fait, vous avez bien couvert ses traces ?



JEAN-JACQUES PELLETIER...

... a enseigné la philosophie pendant plusieurs années au cégep Lévis-Lauzon. Il siège toujours sur de nombreux comités de retraite et de placement.

Écrivain aux horizons multiples, le thriller est pour lui un moyen d'intégrer de façon créative l'étonnante diversité de ses centres d'intérêt : mondialisation des mafias et de l'économie, histoire de l'art, gestion financière, zen, guerres informatiques, techniques de manipulation des individus, chamanisme, évolution des médias, progrès scientifiques, troubles de la personnalité, stratégies géopolitiques...

Depuis *L'Homme trafiqué* jusqu'à *La Faim de la Terre*, dernier volet des « Gestionnaires de l'apocalypse », c'est un véritable univers qui se met en place. Dans l'ensemble de ses romans, sous le couvert d'intrigues complexes et troublantes, on retrouve un même regard ironique, une même interrogation sur les enjeux fondamentaux qui agitent notre société.

LE BIEN DES AUTRES
est le douzième volume de la collection «GF»
et le cent soixante-sixième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en avril 2011
pour le compte des éditions





LE BIEN DES

Pendant qu'au Québec l'Église de la Réconciliation Universelle recrute secrètement des personnalités influentes, à Ottawa, un nouveau parti politique, l'Alliance progressiste-libérale et démocratique, veut prendre le pouvoir afin de maintenir l'unité du pays et de garantir la sécurité du territoire. Or, au Québec, la campagne électorale est marquée par une violence ethnique et linguistique sans précédent, ce qui fait craindre le pire à la population et fournit de l'eau au moulin de l'APLD.

À la tête de son Unité spéciale d'intervention, l'inspecteur-chef Théberge enquête sur le vandalisme et les attentats qui se multiplient à Montréal et dans le Québec tout entier. Mais comment lutter contre ce qui ressemble à un dérapage généralisé – et amplifié par des médias qui s'en donnent à cœur joie! – de la société civile et des institutions démocratiques québécoises?

Avec la collaboration réticente de Pascale Devereaux, une reporter télé, Théberge tente de découvrir ce qui se cache derrière cette dégradation fulgurante du climat social. Cependant, sa tâche est d'autant plus ardue qu'il ne peut plus compter sur les ressources de l'Institut, car après la défaite subie dans *L'Argent du monde*, le Consortium a décidé de se débarrasser pour de bon de F!

Puis, quelques mois après l'élection à la tête du pays de Rignald Sinclair, le chef de l'APLD, les attentats terroristes reprennent au Québec, encore plus violents. Le GANG refait surface, d'autres groupes radicaux surgissent et le jeu des repréailles et contre-repréailles gagne en intensité. Dans les médias, plusieurs réclament ouvertement la partition de la province alors que d'autres exigent qu'Ottawa promulgue la loi sur les mesures d'urgence et envoie l'armée.

Dans cette ambiance surchauffée, l'inspecteur-chef Théberge, aidé par les survivants de l'Institut, essaie tant bien que mal de juguler la nouvelle spirale de violence. Mais comment ramener le calme et l'ordre lorsque c'est la province tout entière qui s'embrase et qu'il devient de plus en plus évident que cette mise à feu a été programmée de longue date?

C'est dans les rues de Montréal mais aussi de Paris, New York, Drummondville et Londres – de même qu'au château de Xaviera Heldreth, en Bavière – que se joueront les derniers actes de ce drame.

Le Bien des autres: un thriller inquiétant sur fond de contrôle des médias, de manipulation des foules et de détournement des institutions démocratiques.



Écrivain aux horizons multiples, Jean-Jacques Pelletier considère le thriller comme un moyen privilégié d'intégrer de façon créative l'étonnante diversité de ses centres d'intérêt: mondialisation des mafias et de l'économie, histoire de l'art, gestion financière, guerres informatiques, zen, techniques de manipulation des individus, chamanisme, évolution des médias, progrès scientifiques, troubles de la personnalité, stratégies géopolitiques...

Dans la tétralogie des « Gestionnaires de l'apocalypse », sous le couvert d'intrigues complexes et troublantes, on retrouve un même regard ironique, une même interrogation sur les enjeux fondamentaux qui agitent notre société.

« PLUS QU'UN SIMPLE ROMAN
POLICIER OU D'ESPIONNAGE,
BIEN PLUS QU'UN
EXCELLENT THRILLER,
VOICI UN COMMENTAIRE SUR LE
MONDE DE NOTRE TEMPS. »

Nuit blanche

